

ABAIXO DO MERCADO: REDEFINIR A ECONOMIA E REVISITAR O TRABALHO¹

En deçà du marché: redéfinir l'économique et revisiter le travail²

Below market: redefine the economy and revisit the work

VATIN, François³

RESUMO:

Este artigo discute as noções de economia, de “trabalho” e de “valor”. Crítica à assimilação da “economia” nas relações mercantis lembrando o primeiro sentido de coerência funcional, no domínio da vida social, para o psiquismo, a ciência, a arte, etc. Mostra em seguida que o conceito de trabalho ocupou um lugar central na economia política clássica (“teoria do valor-trabalho”), sendo, posteriormente, subsumido ao conceito de mercado. Mas, reduzida ao mercado, a teoria econômica não extrai grande coisa da vida social e, notadamente, não pode explicar o fato produtivo. No século XX, desenvolveu-se um discurso de gestão que preencheu o vazio deixado pela teoria econômica. *In fine*, este artigo propõe, na sua última parte, recolocar a noção de trabalho no centro da reflexão. Não se trata de retornar a uma metrologia homogênea do valor-trabalho, mas de convocar as enquetes singulares para mostrar como o trabalho, atividade produtiva, produz “valores” que não se limitam aos valores mercantis, mensuráveis em moeda, dos economistas.

Palavras-chave: Economia; Mercado; Metrologia; Produção; Trabalho; Valor.

RÉSUMÉ:

Cet article discute les notions d' "économie", de "travail" et de "valeur". Il commence par une critique de l'assimilation de l' "économie" aux rapports marchands pour rappeler son sens premier de cohérence fonctionnelle, dans le domaine de la vie sociale, comme pour le psychisme, la science, l'art, etc. Il montre ensuite que le concept de travail a occupé une place centrale dans l'économie politique classique (théorie de la "valeur-travail"), puis a été subsumé dans le concept de marché. Mais, réduite au marché, la théorie économique ne saisit plus grande chose de la vie sociale et, notamment, ne peut expliquer le fait productif. Au XXe siècle s'est développé un discours de gestion qui a rempli ce vide laissé par la théorie économique. In fine, cet article se propose, dans sa dernière partie, de remettre la notion de travail au centre de la réflexion. Il ne s'agit pas de revenir à une métrologie homogène de la valeur-travail, mais d'inviter à des enquêtes singulières pour montrer comment le travail, activité productive, produit les "valeurs" qui ne limitent pas aux valeurs marchandes, mesurables en monnaie, des économistes.

Mots-clé: Économie; Marché, Métrologie; Production; Travail; Valeur.

ABSTRACT:

This paper discusses the concepts of “economy”, “work” and “value”. It begins with a critique of the assimilation of the “economy” with the market relations and reminds its primary meaning: functional coherence in the area of social life, as in the areas of psyche, of science, of art, etc. It then shows that the concept of work has occupied a central place in classical political economy (“labour theory of value”), then, it was subsumed in the concept of market. But economic theory no longer grasps so much of social life and, in particular, can not explain the productive fact. In the twentieth century the management theory has filled in the blank left by economics. Ultimately, this article proposes, in its last part, to install the concept of work at the heart of analysis. The goal is not to return to a homogeneous metrology labour value, but to invite to realise singular surveys to show how the work as a productive activity, produces the “values”, that are not limited to market values of economists.

Keywords: Economy; Labour; Market; Metrology; Production; Value; Work.

¹ Comunicação apresentada no Pentálogo II - Economia e Discursividades Sociais: explorações da semióse econômica, promovido pelo Centro Internacional de Semiótica e Comunicação (CISECO), Japaratinga, Alagoas, 20-24 de set. 2010. Tradução: Admardo Bonifácio Gomez Júnior (UEMG/UFMG); revisão: Daisy Moreira Cunha (UFMG).

² Exposé présenté au Pentálogo II - *Economia e Discursividades Sociais: explorations de la semiotique économique*, organisé par le Centre International de Sémiotique et Communication (CISECO), Japaratinga, Alagoas/Brésil, 20-24 sep. 2010.

³ Professeur de sociologie à l'Université de Paris-Ouest, Laboratoire CNRS “Institutions et dynamiques historiques de l'économie”. E-mail: <fravatin@gmail.com>.

1. DE LA DÉFINITION DE L'ÉCONOMIE

On croit savoir ce qu'est l'économie et pourtant, quand on y regarde de près, le concept semble se perdre. Partons de la question classique de la relation entre l'économie, objet de la connaissance (les "faits économiques"), et l'économie, connaissance théorisée de ces faits (la science économique, ou l'économie-discipline). Mais le cas de l'économie est moins singulier en la matière qu'on ne le dit fréquemment. Ainsi de la psychologie. On parlera de la "psychologie" d'une personne, comme de l'"économie" d'un pays. Et la psychologie est aussi la science générale qui permet de comprendre cette psychologie singulière comme l'économie est la science générale qui permet de comprendre cette économie singulière.

Le rapprochement est moins incongru qu'il y paraît. Car qu'est ce qu'"une" psychologie ou "une" économie? Quelque chose de finalement assez similaire : un agencement organisé, une structure, une cohérence qui lie des parties entre elles et en font un "tout". Nous revenons ici au sens premier d'économie, qui couvre un champ bien plus large que celui des modernes économistes. On peut citer ici la définition qu'en a proposée au XVIII^e siècle Etienne Bonnot de Condillac dans l'article "Economie" de son *Dictionnaire des synonymes* (manuscrit/posthume, 2012):

Comme l'économie demande de l'ordre, ce mot se prend souvent pour un ordre où il ne manque rien, où il n'y a rien de trop ; parce que toutes les parties ont de justes proportions entre elles, se sont parfaitement subordonnées à une même fin. L'économie civile, l'économie militaire, l'économie du corps humain, l'économie de l'univers, d'un bâtiment. En un mot, on peut le dire de tout ouvrage où il doit y avoir des proportions.

Ce sens ancien du mot économie était, par exemple, celui des médecins et des physiologistes qui pensaient "l'économie animale". Mais il n'a pas disparu aujourd'hui quand on évoque l'"économie de moyens" d'une œuvre d'art, de même que le physicien et épistémologue Ernst Mach 1883/1987 définissait, à la fin du XIX^e siècle, la science par un principe d'"économie de pensée" (p. 449). On aurait tort de voir dans de telles expressions un "economicisme", c'est-à-dire une invasion des catégories économiques (au sens de celles de la science économique contemporaine) dans d'autres domaines de la pensée. L'économie, entendue au sens large, n'appartient pas aux seuls économistes et ne leur a jamais appartenu en propre.

En fait, l'origine de l'économie au sens moderne, de l'"économie des économistes", est ce que l'on a appelé dès le début du XVII^e siècle l'"économie politique". L'expression s'est tellement banalisée que l'on a oublié qu'il s'agit d'un oxymore. Cette expression est en effet construite par le rapprochement de deux concepts grecs radicalement opposés dans la conception antique du monde : l'*oikos*, qui désigne les affaires de la maison, les affaires domestiques (de *domus* qui est l'équivalent latin d'*oikos*), et, la *polis*, qui désigne les affaires de la cité, celles de la vie publique. Le rapprochement de ces deux termes se fait, dans la pensée mercantiliste, avec un projet politique clair : penser la politique (l'ordre la Cité) selon le principe de la bonne gestion de la Maison du Prince.

1. DA DEFINIÇÃO DA ECONOMIA

Creamos saber o que é a economia e, no entanto, quando a olhamos de perto, o conceito parece se perder. Podemos partir da questão clássica da relação entre a economia, como objeto de conhecimento (os “fatos econômicos”), e a economia, como conhecimento teórico destes fatos (a ciência econômica ou a disciplina economia). Mas o caso da economia é menos singular na matéria do que se costuma dizer. Assim como da psicologia. Falaremos da “Psicologia” de uma pessoa, tal como da “economia” de um país. E a psicologia é também a ciência geral que permite compreender esta psicologia singular, assim como a economia é a ciência geral que permite compreender esta economia singular.

A aproximação é menos incongruente do que parece. Afinal, o que é “uma” psicologia ou “uma” economia? Alguma coisa de fundo parece similar: um agenciamento organizado, uma estrutura, uma coerência que liga as partes entre elas e no fundo um tipo de “todo”. Voltamos aqui ao sentido primeiro da economia, que cobre um campo bem mais amplo que aquele dos modernos economistas. Podemos citar aqui a definição proposta no século XVIII por Etienne Bonnot de Condillac, no artigo “Economie” em seu *Dictionnaire des synonymes* (manuscrito póstumo, 2012):

Como a economia demanda ordem, esta palavra é tomada frequentemente como uma ordem em que não falta nada, em que não há nada em excesso; porque todas as partes têm justas proporções entre elas, se são perfeitamente subordinadas a um mesmo fim. A economia civil, a economia militar, a economia do corpo humano, a economia do universo, de uma edifício. Numa palavra, podemos dizer de toda obra em que haja necessariamente proporções.

Esse sentido antigo da palavra economia seria, por exemplo, aquele dos médicos e dos fisiologistas que pensavam “a economia animal”. Mas que não desapareceu hoje quando evocamos a “economia de meios” de uma obra de arte, como o físico e epistemólogo Ernst Mach (1883/1987) definiu, no final do séc. XIX, a ciência por um princípio da “economia do pensamento” (p.449). Seria errado ver nessas expressões um “economicismo”, ou seja, uma invasão das categorias econômicas (no sentido da ciência econômica contemporânea) noutros domínios do pensamento. A economia, entendida no sentido amplo, não pertence só aos economistas e jamais lhes pertenceu propriamente.

De fato, a origem da economia no sentido moderno, da “economia dos economistas”, é o que chamamos, desde o início do séc. XVII, de “economia política”. A expressão é de tal forma banalizada que nos esquecemos de que se trata de um paroxismo. Essa expressão é de fato construída pela aproximação de dois conceitos gregos, que são radicalmente opostos na concepção antiga do mundo: o *oikos*, que designa os negócios da casa, os assuntos domésticos (de *domus*, que é o equivalente em latim do *oikos*) e a *polis*, que designa os assuntos da cidade, aqueles da vida pública. A aproximação desses termos se faz, no pensamento mercantilista, com um projeto político claro: pensar a política (a ordem da cidade) segundo o princípio da boa gestão da *Maison du Prince*.

Ainsi est née l'économie *politique* : l'économie, non du domaine privé, mais du domaine commun, public. Cela ne veut pas dire que les autres économies aient disparu pour autant. On continuera, notamment, tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, à publier des petits traités d'économie pratique. On inventera même pour cela le curieux pléonasme d'économie *domestique* pour faire contrepoint à l'oxymore d'économie *politique*. (Les deux expressions se banalisent parallèlement dans la seconde moitié du XVIII^e siècle).

Pourtant, dans le courant du XX^e siècle, les économistes de profession parviendront à se débarrasser de l'adjectif et se contenteront de parler d'économie ou mieux, de "sciences économiques". On aurait tort de ne voir là qu'un changement terminologique. En effet, armé de cette "science économique", les économistes vont partir à la conquête de territoires nouveaux. Gary Becker développa dans ce contexte dans les années 1960 une science économique de la famille et même du crime. L'économie pouvait donc à nouveau tout embrasser. Mais elle n'était plus définie de la même manière. Il ne s'agissait plus, selon la formule de Condillac, d'une pensée de l'ordre et de l'harmonie, mais d'une méthodologie fondée sur le calcul d'optimisation d'un sujet supposé rationnel.

Les deux choses ne sont pas sans lien, on s'en doute. On peut même dire qu'elles trouvent une source commune chez Leibniz, comme l'a montré Jon Elster (1992). L'optimisation économique pratiquée par l'acteur humain est une norme de comportement qui reproduit l'harmonie divine de l'univers tout entier, dans laquelle les justes proportions de toutes choses sont respectées. Dieu est pensé comme un acteur hyper-rationnel, et l'homme, en se conduisant rationnellement, respecte la volonté de son créateur. Pourtant, tout le monde sent bien que l'impérialisme économique de Becker est aussi un réductionnisme économique. L'optimisation dont il est question ici est en effet pensée sous le modèle unique du *marché*.

Voici un nouveau "gros mot", dont on aura noté que c'est la première fois que je l'emploie, ce qui ne manque pas d'étonner quand il est question d'économie. On a pris l'habitude en effet d'associer étroitement, dans une quasi bi-univocité, les concepts d'économie et de marché. On peut définir la science économique comme la science de la formation des prix, c'est-à-dire la science du marché. Quand on s'inquiète de l'économicisation des rapports sociaux, on s'inquiète de la diffusion des dispositifs marchands qui s'étendraient à de nouvelles sphères du social: l'éducation, la santé, etc. Mais si j'adopte la définition classique de l'économie, une telle formule n'a pas de sens. L'extension du marché n'est pas celle de l'économie, mais le remplacement d'une économie par une autre.

2. DU TRAVAIL ET DU MARCHÉ

On peut sur cette base poser la question du travail. En effet, l'économie politique classique s'est constituée à partir de la définition marchande du travail. La base en fut donnée par Adam Smith (1776/1991), qui, dans le quatrième livre de ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, rebaptisa les auteurs qui l'avaient précédé, en distinguant le "système mercantile" (celui de ces penseurs que l'on appela après lui les "mercantilistes") et le "système agricole"

Assim nasceu a economia política: a economia, não do domínio privado, mas do domínio comum, público. Isso não quer dizer, no entanto, que as outras economias tenham desaparecido. Continuaremos, notadamente, ao longo dos séculos XVIII e XIX, a publicar pequenos tratados de economia prática. Inventaremos mesmo por isso o curioso pleonasmico da economia *doméstica* para fazer contraponto ao paroxismo da economia *política*. (As duas expressões se banalizam paralelamente na segunda metade do séc. XVIII).

Para tanto, no decorrer do séc. XX, os economistas de profissão chegarão a se liberar do adjetivo e se contentarão em falar de economia, ou melhor, de "ciências econômicas". Seria errado ver nisso apenas uma mudança terminológica. De fato, armados dessa "ciência econômica", os economistas poderão partir para a conquista de novos territórios. Gary Becker desenvolve, nesse contexto, nos anos 1960, uma ciência econômica da família e mesmo do crime. A economia poderá então, de novo, tudo abracer. Mas ela não era mais definida da mesma maneira. Não se trata mais, segundo a fórmula de Condillac, de um pensamento da ordem e da harmonia, mas de uma metodologia fundada sobre o cálculo da otimização de um sujeito suposto racional.

As duas coisas não são sem ligação, não temos dúvida. Podemos mesmo dizer que elas encontram uma fonte comum em Leibniz, conforme mostrou Jon Elster (1992). A otimização econômica praticada pelo ator humano é uma norma que reproduz a harmonia divina de todo o universo, na qual as justas proporções de todas as coisas são respeitadas. Deus é pensado como um ator hiper-racional e o homem, ao conduzir-se racionalmente, respeita a vontade de seu criador. No entanto, todo mundo sente o quanto o imperialismo econômico de Becker é assim um reducionismo econômico. A otimização que está em questão aqui é de fato pensada sob o modelo único do mercado.

Eis uma nova "palavra de peso", notemos que é a primeira vez que eu a emprego, o que não deixa de assustar quando a questão é economia. Habitamos, com efeito, a associar estreitamente, em uma quase biunivocidade, os conceitos de economia e de mercado. Podemos definir a ciência econômica como a ciência da formação dos preços, quer dizer a ciência do mercado. Quando nos inquietamos com a economicização das relações sociais, nos inquietamos com a difusão dos dispositivos mercantis que se estendem a novas esferas do social: a educação, a saúde, etc. Mas se adoto a definição clássica da economia, uma tal formulação não tem sentido. A extensão do mercado não é aquela da economia, mas a substituição de uma economia pela outra.

2. DO TRABALHO E DO MERCADO

Podemos sobre esta base colocar a questão do trabalho. De fato, a economia política clássica é constituída a partir da definição mercantil do trabalho. A base foi dada por Adam Smith (1776-1991) que, em seu quarto livro nas suas *Investigações sobre a natureza e as causas da riqueza das nações*, em 1776, rebatiza os autores que o haviam precedido, distinguindo o "sistema mercantil" (aquele dos pensadores que chamaremos depois de os "mercantilistas") e o "sistema agrícola", para

de ceux que l'on a pris coutume de nommer les "physiocrates" et qui s'appelaient eux-mêmes les "économistes". Les premiers avaient adopté le point de vue du marchand qui tient son livre de compte et calcule son bilan. L'Etat faisait de même avec sa "balance du commerce". Une bonne "économie" était celle qui faisait rentrer des métaux précieux dans le Royaume, comme la bonne gestion d'un commerçant est celle qui se traduit par un compte d'exploitation excédentaire. Les seconds avaient pensé l'harmonie des parties d'un royaume à partir du modèle de circuit au sein duquel la valeur circule entre trois classes, productive, stérile et des propriétaires. A l'origine de ce circuit de valeur, le travail de la terre qui seul fournirait un "produit net".

A l'encontre de ces deux modèles, Smith, comme on le sait, affirma que l'origine de la richesse des nations réside dans le travail. Mais il pense le travail sous la figure du marché. Tel est le sens des trois premiers chapitres fondamentaux de son ouvrage consacrés à la division du travail. Il ne s'agit nullement pour lui, comme on l'a parfois cru, de proposer une description raisonnée de l'organisation industrielle de son temps et a fortiori du machinisme, mais de présenter la société comme un gigantesque système d'échange de travail. A l'origine, il y a le marché, qui prend sa source dans la capacité de l'homme, à la différence des animaux selon Smith, à communiquer avec ses congénères, *via* le langage et donc à "passer contrat". Dès lors, chacun peut se spécialiser dans une tâche et, par le marché, obtenir des autres ce dont il a besoin, car il peut lui-même fournir aux autres ce dont ils ont besoin.

Le travail, c'est une banalité de le dire, est donc au cœur de l'économie politique d'Adam Smith. Mais le travail est chez lui pensé à travers un prisme marchand. La valeur-travail est fondée sur le marché. Si je veux un bien, je peux l'obtenir au prix de ma propre peine, c'est-à-dire du travail qu'il faudra que je dépense pour l'obtenir. Si je l'achète sur le marché, je m'économise cette peine que j'impose aux autres. Le travail est la mesure de la valeur, parce qu'elle exprime cette peine, la mienne et celle des autres. Cette valeur-travail est universelle, en tous lieux et en tous temps, car elle est le prix primitif payé pour toute chose. Le prisme marchand adopté par Smith a donc comme corollaire une conception négative, puritaire, du travail comme "sacrifice de repos, de liberté et de bonheur". Marx (1867) critiqua cette représentation négative de la valeur-travail de Smith et pourtant ne parviendra jamais à totalement s'en défaire, car elle est logiquement reliée à la topique du marché, c'est-à-dire à celle du bilan où les valeurs doivent s'équilibrer : si le travail engendre une valeur positive (un salaire), c'est qu'il doit être lui-même une grandeur négative. A la fin du XIX^e siècle, William Stanley Jevons (1871/1909) théorisera cette représentation en définissant le travail comme une "désutilité"¹.

La question des relations conceptuelles entre les concepts de "travail" et de "marché" alimente tout le débat économique et social du XIX^e siècle. Karl Polanyi (1944/1983) a fourni une brillante synthèse de ce débat. Le drame de la société moderne repose selon lui sur le principe du "marché auto-régulateur". Depuis des millénaires, les sociétés avaient connu des marchés isolés. Mais ceux-ci ne régulaient pas l'ensemble de la vie

¹ En fait, le modèle de Jevons est plus fin que ne le fait apparaître cette présentation. Jevons ne nie pas que le travail puisse apporter une utilité positive, pendant un temps de son exécution toutefois. Il raisonne en termes d' "utilités marginales", c'est-à-dire d'apport en termes d'utilités positives ou négatives (désutilités) de la dernière unité d'un bien quelconque, ici du travail. Avec le temps, en raison de la fatigue, l'utilité marginale du travail finit par devenir négative, alors que l'utilité du salaire demeure toujours positive. L'équilibre est trouvé quand la désutilité du travail est égal à l'utilité marginale du salaire.

aqueles que acostumamos nomear de os “fisiocratas” e que se autonomeiam de “economistas”. Os primeiros tinham tomado o ponto de vista do mercado que tem seu livro de contas e calculam seu balanço. O Estado faz o mesmo com seu “balanço de comércio”. Uma boa “economia” seria aquela que faria entrar metais preciosos no reino, assim como a boa gestão de um comerciante é aquela que se traduz por uma conta de excedentes. Os segundos haviam pensado a harmonia das partes de um reino a partir de um modelo de circuito no seio do qual o valor circula entre as três classes, produtiva, estéril e dos proprietários. Na origem desse circuito de valores, o trabalho da terra que sozinho forneceria um “produto seguro líquido”.

Ao encontro desses dois modelos, Smith, como sabemos, afirma que a origem da riqueza das nações reside no trabalho. Mas ele pensa o trabalho sob a figura do mercado. Tal é o sentido dos três primeiros capítulos de sua obra dedicada à divisão do trabalho. Não se trata, de forma alguma, de propor uma descrição fundamentada da organização industrial e a fortiori do maquinismo, mas de apresentar a sociedade como um gigantesco intercâmbio de trabalho. Na origem, há o mercado que tem sua fonte na capacidade do homem, diferentemente dos animais segundo Smith, a comunicar com seus congêneres, *via* a linguagem e logo a “firmar contrato”. Portanto, cada um pode se especializar em uma tarefa e, pelo mercado, obter dos outros o que precisa, pois pode ele mesmo fornecer aos outros o que eles precisam.

O trabalho, é uma banalidade dizê-lo, está, pois, no coração da economia política de Adam Smith. Mas o trabalho é aí pensado por um prisma mercantil. O valor trabalho é fundado sobre o mercado. Se quero um bem, posso obtê-lo ao preço da minha própria pena, quer dizer, do trabalho que será preciso que eu dispense para obtê-lo. Se o compro no mercado, eu economizo esta pena que imponho aos outros. O trabalho é a medida do valor porque ele exprime essa pena, a minha e aquela dos outros. Este valor-trabalho é universal, em todo lugar e em todo o tempo, pois ele é o preço primitivo pago por qualquer coisa. O prisma mercantil adotado por Smith tem, pois, como corolário, uma concepção negativa, puritana, do trabalho como “sacrifício de repouso, de liberdade e de felicidade”. Marx (1867) criticará essa representação negativa do valor-trabalho de Smith e, no entanto, não conseguirá jamais totalmente dela se desfazer, pois ela é logicamente conectada à tópica do mercado, quer dizer, àquela do balancete em que os valores devem se equilibrar: se o trabalho engendra um valor positivo (um salário), é que ele deve ser mesmo uma grandeza negativa. Ao fim do séc. XIX, William Stanley Jevons (1871/1909) teorizará essa representação definindo o trabalho como uma “desutilidade”.¹

A questão das relações conceituais entre os conceitos de “trabalho” e de “mercado” alimenta todo o debate econômico e social do séc. XIX. Karl Polanyi (1944/1983) forneceu uma brilhante síntese desse debate. O drama da sociedade moderna repousa, segundo ele, sobre o princípio do “mercado autorregulador”. Por milênios, as sociedades experimentaram mercados isolados. Mas estes não regulam o conjunto

¹ De fato, o modelo de Jevons é mais fino do que aparenta essa apresentação. Jevons não nega que o trabalho possa aportar uma utilidade positiva, durante um tempo de sua execução, todavia. Ele raciocina em termos de “utilidades marginais”, quer dizer de aportes em termos de utilidades positivas ou negativas (“desutilidades”) da última unidade de um bem qualquer, aqui do trabalho. Com o tempo, por causa da fadiga, a utilidade marginal do trabalho acaba por se tornar negativa, enquanto a utilidade do salário permanece sempre positiva. O equilíbrio é encontrado quando a desutilidade do trabalho é igual à utilidade do salário.

sociale. La société moderne a cette particularité qu'elle est fondée sur le mythe de la capacité du marché à la réguler toute entière. Pour ce faire, il faut, selon Polanyi, poser que, non seulement les biens manufacturés sont des "marchandises" (redatables des "lois du marché"), mais que les facteurs de production eux-mêmes (le travail, la terre et la monnaie) le sont. Or, nous dit-il, ces biens ne sont pas produits pour le marché. Le travail, notamment, n'est qu'un autre nom pour désigner la vie des gens du peuple. On traite ainsi comme marchandise, ce qui n'en est pas, car n'a pas été "produit" en vue du marché. Cette perversion du marché auto-régulateur est pour lui profondément destructrice du lien social. C'est pourquoi, toujours selon ses analyses, les sociétés européennes se seraient dotées à partir du milieu du XIX^e siècle, de dispositifs d' "auto-protection" contre l'omnipotence du marché. Pourtant, ce que ne dit pas Polanyi, car il écrit à la fin des années 1930, avant le développement du capitalisme mondialisé, cette tendance à l'expansion des relations marchandes, aux dépens d'autres formes de régulation de la vie sociale, s'est poursuivie et approfondie, si on regarde les choses à l'échelle mondiale.

La critique de Polanyi vise en particulier l'économie politique de David Ricardo (1821/1971), qui incarne ce qu'on appelle en France dans la première moitié du XIX^e siècle la "pensée manchesterienne". Des auteurs, comme Ricardo ou McCulloch (1828) pensent l'économie du point de vue du producteur, c'est-à-dire de l'entrepreneur capitaliste. Celui-ci "produit" des biens qu'il met en vente sur le marché. Pour les produire, il achète sur le marché ses "consommations intermédiaires", pour employer la terminologie moderne de la comptabilité nationale (machines, matières premières), et du travail. Le travail devient ainsi un bien comme un autre, mis en concurrence avec les autres "facteurs de production", pour employer une expression, utilisée de façon anachronique par Polanyi pour la pensée économique classique et qui apparaîtra chez les auteurs "néo-classiques".

Les penseurs français de la première moitié du XIX^e siècle se montreront pour la plupart très critiques à l'égard de la conception manchesterienne de l'économie (VATIN, 2005). Je n'évoque pas là les penseurs sociaux que l'on classera, souvent de façon discutable, comme les précurseurs d'une pensée socialiste ou communiste, mais bien les économistes libéraux français. Le ton avait été donné dès 1819 par Sismondi dans ses *Nouveaux principes d'économie politique* (1819/2014). Mais on peut citer tout aussi bien Pellegrino Rossi (1844/1867), le successeur de Jean-Baptiste Say à la chaire d'économie politique du Collège de France, qui se livre en 1844 à une critique virulente d'un texte de MacCulloch, dans lequel celui-ci assimile précisément le travail humain à une marchandise ordinaire :

Ceux qui n'envisagent la science économique que du point de vue des entrepreneurs, et qui ne considèrent que le produit échangeable que chaque entrepreneur peut se procurer, ceux là ne doivent pas en effet apercevoir de différence entre un homme, un bœuf et une machine à vapeur. Il n'est à leurs yeux qu'une seule question qui soit digne d'une attention sérieuse : c'est la question du prix de revient, la question de savoir combien coûte à l'entrepreneur ce qu'il demande à la vapeur, au bœuf, à l'ouvrier (ROSSI, 1867, p.290)

L'esprit de la plupart des économistes français des années 1830-1840, que l'on peut définir comme des "libéraux-sociaux", peut être résumé par une formule souvent reprise, faussement, de l'économiste et moraliste Joseph Droz (1829), selon

da vida social. A sociedade moderna tem esta particularidade de ser fundada sobre o mito da capacidade do mercado regulá-la inteiramente. Para se fazer, é preciso, segundo Polanyi, colocar que não somente os bens manufaturados são “mercadorias” (em dúvida com as “leis do mercado”), mas que os fatores de produção, eles mesmos (o trabalho, a terra e a moeda), o são. Ora, nos diz ele, esses bens não são produtos para o mercado. O trabalho, notadamente, é apenas outro nome para designar a vida das pessoas comuns. Tratamos, portanto, como mercadoria isso que não é, porque não era “produto” na visão do mercado. Essa perversão do mercado autorregulador é, para ele, profundamente destrutiva do laço social. Isso porque, sempre segundo suas análises, as sociedades europeias teriam sido dotadas, a partir da metade do séc. XX, de dispositivos de “autoproteção” contra a onipotência do mercado. No entanto, o que Polanyi não diz, porque ele escreve no fim dos anos 1930, antes do desenvolvimento do capitalismo mundializado, é que esta tendência à expansão das relações mercantis, às custas de outras formas de regulação da vida social, prosseguiu e aprofundou, se olhamos as coisas em uma escala mundial.

A crítica de Polanyi visa, em particular, à economia política de David Ricardo (1821/1971), que encarna isso que chamamos na França, na primeira metade do século XIX, de “pensamento manchesteriano”. Autores, como Ricardo ou McCulloch (1828) pensam a economia do ponto de vista do produtor, quer dizer do empreendedor capitalista. Um “produto” de bens que ele põe à venda no mercado. Para produzi-los, ele compra no mercado seus “consumos intermediários”, para empregar a terminologia moderna da contabilidade nacional (máquinas, matérias-primas) e do trabalho. O trabalho se torna assim um bem como os outros, posto em concorrência com os outros “fatores produtivos”, para empregar uma expressão utilizada de maneira anacrônica por Polanyi para o pensamento econômico clássico e que aparece nos autores “neoclássicos”.

Os pensadores franceses da primeira metade do séc. XIX se mostraram na maior parte bastante críticos a respeito dessas concepções manchesterianas (VATIN, 2005). Não evoco aí os pensadores sociais que classificaremos, frequentemente de maneira discutível, como os precursores de um pensamento socialista ou comunista, mas os economistas liberais franceses. O tom foi dado desde 1819 por Sismondi em seus *Nouveaux principes d'économie politique* (1819/2014). Mas podemos citar também Pellegrino Rossi (1844/1867), o sucessor de Jean-Baptiste Say na cátedra de economia política do Collège de France, que se entrega em 1844 a uma crítica virulenta de um texto de MacCulloch, no qual assimila precisamente o trabalho humano a uma mercadoria ordinária:

Aqueles que só consideram a ciência econômica do ponto de vista dos empresários e que só consideram o produto trocável que cada empresário pode se proporcionar, estes não devem de fato perceber diferença entre um homem, um boi e uma máquina a vapor. Só há a seus olhos uma questão que seja digna de uma atenção séria: é a questão do preço de custo, a questão de saber quanto custa ao empresário isso que ele demanda ao vapor, ao boi, ao operário (ROSSI, 1867, p.290).

O espírito da maior parte dos economistas franceses dos anos 1830-1840, que podemos definir como os “liberais sociais”, pode ser resumido por uma fórmula repetida muitas vezes do economista e moralista Joseph Droz (1829), segundo a

laquelle, pour Ricardo, "les hommes sont faits pour les produits et non les produits pour les hommes".² Parmi ces auteurs, il faut accorder une place particulière à Eugène Buret, auteur, en 1840 d'un mémoire sur *La misère des classes laborieuses* primé par l'Académie des sciences morales et politiques. Il y dénonce avec vigueur la réduction du travail au rang de "chose" induite par le salariat:

L'économie politique n'a vu dans le salaire qu'une valeur d'échange, une marchandise dont le prix, comme celui de toutes les autres, se règle par le rapport de l'offre et de la demande. Suivant cette théorie, le travail est considéré abstrairement comme une chose, et l'économiste qui étudie les variations de l'offre et de la demande, oublie que la vie, la santé, la moralité de plusieurs millions d'hommes sont engagées dans la question... (BURET, 1840, tome 1, p.42).

Finalement, laissé au "libre" jeu des forces du marché, le salariat se ramène ainsi pour Buret à un régime de travail "servil":

Le travailleur se trouve assimilé par cette doctrine à une chose insensible, à une machine dont on a le droit d'exiger chaque jour plus de précision, plus de travail et plus de produit. La population ouvrière, marchande de travail, est forcément réduite à la plus faible part du produit; nous dirions presque qu'on la déclare exploitable à merci, comme l'était la gent corvéable de la société féodale. La théorie du travail marchandise est-elle autre chose qu'une théorie de servitude déguisée? (BURET, 1840, p.43)

C'est dans ce contexte que le jeune Karl Marx arrive à Paris en 1843. Il n'a pas encore lu l'économie politique et la découvre chez les Français, chez Sismondi, Rossi, et tout particulièrement chez Buret dont il recopie de longues pages dans ses *Manuscrits* de 1844. C'est chez Buret qu'il découvre Ricardo. Et pourtant, il va d'emblée donner raison à Ricardo contre Buret. Buret jugeait la théorie ricardienne cynique, car elle confondait les chapeaux et les hommes. Retournant l'argument, Marx affirme que ce n'est pas la théorie qui est cynique, mais bien la société capitaliste elle-même. C'est pourquoi, la théorie apparemment la plus "cynique" est en fait la plus "scientifique", celle qui s'approche au mieux de la réalité sociale. En conséquence, Marx va se plonger dans la lecture de Ricardo pour comprendre, et dénoncer en conséquence, les mécanismes de l'exploitation capitaliste. Un siècle plus tard, Polanyi renverse à nouveau la problématique en reprochant à Marx d'être resté trop proche de Ricardo (BURET, p.204). Il en revient alors, sans le savoir, à la critique humaniste du ricardisme qu'avait développée Buret et dont s'était inspiré Marx.

De quoi s'agit-il dans ce débat à trois voix: du statut marchand du travail. Marx pense avoir trouvé, par sa distinction des concepts de "travail" et de "force de travail", la solution théorique du problème que Buret lui avait légué. Il mit en fait pas moins de vingt ans pour y parvenir, puisque le schéma général de sa solution n'est publié qu'en 1865 dans son article "Salaire, prix et profit", avant d'être développé dans *Le Capital* en 1867. Sans doute, Buret avait-il raison de nier le caractère marchand du travail. Mais il y a bien une marchandise qui se vend sous le nom de "travail"; c'est la force de travail. L'exploitation capitaliste résulte de ce

²On trouve en fait chez Joseph Droz la formule suivante: "Entraînés par ses calculs, il [Ricardo] semble quelquefois oublier les hommes et ne compter que les produits" (p.75).

qual, para Ricardo: “os homens são feitos pelos produtos e não os produtos pelos homens”.² Entre esses autores, é preciso acordar um lugar particular a Eugène Buret, autor, em 1840, de uma dissertação sobre *La misère des classes laborieuses* premiada pela Academia de Ciências Morais e Políticas. Ele denuncia aí, com vigor, a redução do trabalho ao posto de “coisa” induzido pelo assalariado:

A economia política só viu no salário um valor de troca, uma mercadoria em que o preço, como aquele de todas as outras, se regula pela relação de oferta e de demanda. De acordo com essa teoria, o trabalho é considerado abstratamente como uma coisa, e o economista que estuda as variações de oferta e de demanda esquece que a vida, a saúde, a moralidade de milhões de homens estão engajadas na questão... (BURET, 1840, Tomo 1, p.42).

Finalmente, com o “livre” jogo das forças do mercado, o assalariado retorna assim para o que Buret chama de um regime de trabalho “servil”:

O trabalhador se encontra assimilado por esta doutrina a uma coisa insensível, a uma máquina da qual temos o direito de exigir cada dia mais precisão, mais trabalho e mais produção. A população operária, vendedora de trabalho, é forçadamente reduzida à mais débil parte do produto; diríamos quase que a declaramos explorável sem limite,³ como foram as pessoas sujeitas à corvée da sociedade feudal. A teoria do trabalho-mercadoria seria uma coisa diferente de teoria da servidão disfarçada? (BURET, 1840, p.43)

É nesse contexto que o jovem Karl Marx chega a Paris em 1843. Ele ainda não leu a economia política e a descobre com os franceses, com Sismondi, Rossi e, bem particularmente, com Buret, de quem ele recopia longas páginas nos seus *Manuscritos* de 1844. É com Buret que ele descobre Ricardo. E, no entanto, ele irá imediatamente dar razão a Ricardo contra Buret. Buret julgava a teoria ricardiana cínica porque ela confundia os chapéus e os homens. Retomando o argumento, Marx afirma que não é a teoria que é cínica, mas precisamente a sociedade capitalista. Por isso, a teoria aparentemente a mais “cínica” é, na verdade, a mais “científica”, aquela que se aproxima mais da realidade social. Em consequência, Marx vai mergulhar na leitura de Ricardo para compreender e denunciar em consequência os mecanismos de exploração capitalista. Um século mais tarde, Polanyi inverte novamente a problemática criticando Marx de ter ficado muito próximo de Ricardo (BURET, p.240). Ele aí retoma então, sem saber, a crítica humanista do ricardismo que desenvolvera Buret e da qual se inspirou Marx.

Do que se trata neste debate a três vozes: do estatuto mercantil do trabalho. Marx pensa ter encontrado a solução teórica do problema que Buret lhe havia legado ao distinguir os conceitos de “trabalho” e de “força de trabalho”. Ele levou não menos de 20 anos para conseguir, uma vez que o plano geral de sua solução é publicado, em 1865, em seu artigo “Salário, preço e lucro”, antes de ser desenvolvido em *O Capital*, em 1867. Sem dúvida, Buret tinha razão em negar o caráter mercantil do trabalho. Mas há certamente uma mercadoria que se vende sob o nome de “trabalho”; é a força de trabalho. A exploração capitalista resulta desse mercado

² Encontramos em Joseph Droz a seguinte fórmula: “Entretido por seus cálculos, ele parece algumas vezes esquecer os homens e contar apenas os produtos” (p.75).

³N.T.: O autor faz referência aqui à expressão francesa “corvéable à merci”.

marché pervers, puisque la valeur de la force de travail est inférieure à la valeur qu'elle peut produire. La différence entre ces deux valeurs est ce que Marx nomme la "plus-value", qui est à l'origine du profit capitaliste. La critique de Polanyi consiste à dire qu'avec ce concept, Marx a subrepticement réintroduit une conception marchande du travail, qu'il est donc resté prisonnier du schéma de Ricardo. A certains égards, Polanyi avait vu juste. En effet, le concept de "force de travail" fait florès chez les économistes libéraux français de la fin du XIX^e siècle, ceux qui, comme Clément Colson (1901) par exemple, sont à l'orée de la reformulation de la théorie économique par les "néo-classiques". Les économistes libéraux avaient eux-mêmes quelque difficulté avec le concept de travail-marchandise. Que désigne-t-on en effet par "travail": l'œuvre accomplie ou l'effort fait pour l'accomplir? Le concept de travail est en français particulièrement ambigu, comme l'avait montré l'ingénieur Charles Augustin Coulomb en 1799 dans un texte connu sous le titre apocryphe de *Mémoire sur la force des hommes*: "Il y a deux choses à distinguer dans le travail des hommes ou des animaux: l'effet que peut produire l'emploi de leurs forces appliquées à une machine, et la fatigue qu'ils peuvent éprouver en produisant cet effet" (1799/1821, p.256). Bien des débats économiques du XIX^e siècle sont en fait pollués par cette ambivalence du terme travail.

Avec le concept de "force de travail", Marx venait habilement de déjouer l'ambiguïté. Il n'est donc pas étonnant que les libéraux se soient saisis de ce concept, qui leur permettait de penser le salariat. Tout au long du XIX^e siècle, en effet, les économistes libéraux français avaient échoué, pour des raisons idéologiques, à penser l'institution salariale, qui repose sur un principe de soumission du travailleur à son employeur, c'est-à-dire sur une chosification du travail. C'est bien pour cela qu'au nom d'une morale kantienne Rossi récusait la théorie de MacCulloch. La fin du XIX^e siècle est marquée par ce que j'ai appelé un "renoncement libéral", qui se traduit par la reconnaissance de la subordination du travailleur dans le temps et l'espace du travail (VATIN; PILLON, 2002/2007). Le concept de "contrat de travail" est né en 1898 en France de cette reconnaissance par les juristes du principe de subordination. Comme l'avait bien dit Marx, l'employeur n'achète qu'une "potentialité" de travail ("capacité" ou "force" de travail). Il appartient à l'employeur de transformer cette potentialité en travail accompli. Il faut bien qu'il dispose pour cela d'un pouvoir (subordination) sur le travailleur, pendant le temps où celui-ci a loué ses capacités, afin de lui faire accomplir le travail qu'il s'est engagé à fournir, en qualité et en quantité.

Je ne traiterai pas ici l'importance de cette conceptualisation pour la dynamique des relations salariales au XX^e siècle; j'en resterai au niveau de la théorie économique proprement dite. La théorie de Marx, d'un côté, la "révolution néoclassique" dans l'économie libérale, de l'autre, convergent d'une certaine manière pour clore un débat théorique qui avait dominé la pensée socioéconomique du XIX^e siècle: la question des relations entre les concepts de marché et de travail. Le modèle néoclassique walrassien se débarrasse en effet radicalement de la question du travail. Toute l'économie se ramène à une figure du marché, qui n'est plus, comme chez Smith, régulé par le travail. S'y affrontent les offres et les demandes de *n* biens, dont les biens de production et, parmi eux, le travail, ou, plutôt, les variétés de travail selon les qualifications exigées des travailleurs. Ce modèle est statique.

perverso, uma vez que o valor da força de trabalho é inferior ao valor que ela pode produzir. A diferença entre esses dois valores é o que Marx nomeia de “mais-valia” e que está na origem do lucro capitalista. A crítica de Polanyi consiste em dizer que, com esse conceito, Marx sub-repticiamente reintroduziu uma concepção mercantil do trabalho, que ele, portanto, manteve-se prisioneiro do esquema de Ricardo. Em alguns aspectos, Polanyi estava certo. Com efeito, o conceito de “força de trabalho” floresceu com os economistas liberais franceses do final do século XIX, aqueles que, como Clément Colson (1901), estão nas premissas da reformulação da teoria econômica para os “neoclássicos”. Os próprios economistas liberais tiveram alguma dificuldade com o conceito de trabalho-mercadoria. O que designamos de fato por “trabalho”: a obra realizada ou o esforço feito para realizá-la? O conceito de trabalho é particularmente ambíguo em francês, como foi mostrado pelo engenheiro Charles Augustin de Coulomb, em 1799, em um texto conhecido sob o título apócrifo de *Mémoire sur la force des hommes*: “Há duas coisas a distinguir no trabalho dos homens ou dos animais: o efeito que pode produzir o emprego de suas forças aplicadas a uma máquina, e a fadiga que pode experimentar na produção desse efeito” (1799/1821, p.256). Muitos debates econômicos do século XIX estão de fato contaminados pela ambivalência do termo trabalho.

Com o conceito de “força de trabalho”, Marx vinha habilmente desfazendo a ambiguidade. Portanto, não é surpreendente que os liberais tenham se apoderado desse conceito, que os permitiram pensar o assalariado. Ao longo do século XIX, na verdade, os economistas liberais franceses tinham fracassado, por razões ideológicas, em pensar a instituição salarial que repousa sob um princípio de submissão do trabalhador ao seu empregador, ou seja, sob uma coisificação do trabalho. É bem por isso que, em nome de uma moral kantiana, Rossi recusaria a teoria de MacCulloch. O fim do século XIX foi marcado pelo que eu chamei de “renúncia liberal”, que se traduz pelo reconhecimento da subordinação do trabalhador no tempo e no espaço de trabalho (VATIN; PILLON, 2002/2007). O conceito de “contrato de trabalho” nasceu, em 1898, na França, do reconhecimento pelos juristas do princípio de subordinação. Como Marx havia dito, o empregador compra apenas uma “potencialidade” de trabalho (“capacidade” ou “força” de trabalho). Cabe ao empregador transformar essa potencialidade em trabalho realizado. É necessário que o empregador disponha, para isso, de um poder de subordinação sobre o trabalhador durante o tempo em que este último aluga suas capacidades, a fim de fazê-lo cumprir o trabalho que assumiu fornecer no tempo combinado e com a qualidade e a quantidade previstas.

Não tratarei aqui da importância dessa conceitualização para a dinâmica das relações salariais no séc. XX para permanecer no nível da teoria econômica propriamente dita. A teoria de Marx, por um lado, e a “revolução neoclássica” na economia liberal, de outro, convergem de certa maneira para fechar um debate teórico que dominou o pensamento socioeconômico do séc. XIX: a questão das relações entre os conceitos de mercado e de trabalho. Toda economia se reduz a uma figura do mercado, que não é mais, como em Smith, regulada pelo trabalho. No mercado se afrontam as ofertas e as demandas de ‘n’ bens, dos quais os bens de produção, e entre eles o trabalho ou as variedades de trabalho segundo as qualificações exigidas dos trabalhadores. Esse modelo é estático. Ele supõe que conhecemos

Il suppose que l'on connaisse la liste des biens et leur disponibilité (rareté) ainsi que les préférences de l'ensemble des acheteurs. Sous cet ensemble de conditions, on peut déterminer un "équilibre général" du marché, c'est-à-dire les quantités vendues de chacun des biens, travail compris, et les prix auxquels ils sont vendus.

Dans un tel modèle, il n'y a aucune raison de consacrer un traitement particulier au travail. Sur le marché des facteurs de production, "travail" et "capital" sont en concurrence, en fonction de leurs productivités respectives, qui correspondent à leurs "utilités" pour l'entrepreneur. Il n'y a pas lieu de conférer un statut particulier au travail dans la théorie économique. C'est une marchandise comme une autre. L'économie se referme sur le marché, qui n'est plus, comme chez Smith, l'espace où se confrontent les travailleurs, où ils échangent leurs produits, lesquels ne sont que les reflets de leurs peines. Le marché est un lieu désincarné où des biens, tout aussi désincarnés, se voient attribués des prix sous la surveillance attentive du "commissaire priseur", sorte de "démon de Maxwell" de la théorie économique moderne.

3. L'INVENTION DE LA GESTION OU LA REVANCHE DU TRAVAIL

Bien sûr, un tel modèle atteint vite ses limites. Il se révèle en effet incapable de penser la production. Les biens sont là, comme par miracle. La théorie économique ne se préoccupe que de leur attribuer un prix; elle ne pense pas leur genèse. Il faut donc bien qu'une autre discipline s'occupe de ce que Marx avait appelé le "laboratoire secret de la production". Ce n'est pas un hasard en ce sens qu'apparaissent les théories de l'organisation du travail, comme celle de Frederick Taylor (1903/1990), au moment même où s'impose la théorie économique néoclassique. Au fil des décennies suivantes se met en place un partage des rôles entre l'économiste et le manager. Au premier l'analyse du marché, au second, celui des processus productifs (LORINO, 1989).

Ceci ramène à ma question première sur la définition de l'économie. Selon le schéma que je viens de tracer ici à grands traits, l'économie se trouve bel et bien rabattue sur le seul espace du marché, comme si le marché était la seule forme de "composition" sociale possible, le seul dispositif permettant d'assurer l'harmonie des parties et la cohérence de l'ensemble. Au vu de ce que j'ai développé au premier paragraphe, cela correspond à une réduction considérable du champ conceptuel de l'économie. Mais on a vu que la théorie économique avait trouvé la parade, en répondant précisément par l'affirmative aux questions suggérées plus haut: oui, en appliquant la théorie du choix rationnel, on peut penser toute organisation sociale sur le modèle du marché. La théorie économique, qui s'est autolimité au modèle du marché, se déclare alors sans limite.

Reste à savoir si "cela marche". Le néo-institutionnalisme économique qui s'est développé depuis les années 1960 a répondu par la négative. Oliver Williamson (1985/1994) a offert un espace de collaboration entre économistes et gestionnaires, en admettant que le marché n'était pas la seule forme de régulation possible des relations sociales, que celles-ci pouvaient être aussi régulées par l'organisation hiérarchisée. C'est un principe de choix rationnel : coûts de transaction *versus* coûts

a lista dos bens e suas disponibilidades (escassez), assim como as preferências do conjunto dos compradores. Sob esse conjunto de condições, pode-se determinar um “equilíbrio geral” do mercado, ou seja, as quantidades vendidas de cada um dos bens, incluindo o trabalho realizado e os preços a que são vendidos.

Em tal modelo, não há nenhuma razão de consagrar um tratamento particular ao trabalho. No mercado os fatores de produção, “trabalho” e “capital”, estão em concorrência, em função de suas respectivas produtividades, que correspondem às suas “utilidades” para o empresário. Não há lugar para conferir um estatuto particular ao trabalho na teoria econômica. É uma mercadoria como uma outra. A economia se reorganiza sobre o mercado que não é mais como em Smith, o espaço onde se confrontam os trabalhadores, onde eles trocam seus produtos, que são apenas o reflexo de suas sentenças. O mercado é um lugar desencarnado onde os bens igualmente desencarnados se veem atribuídos de preços sob a vigilância atenta do “leiloeiro”, um tipo de “demônio de Maxwell” da teoria econômica moderna.

3. A INVENÇÃO DA GESTÃO OU A REVANCHE DO TRABALHO

É claro que tal modelo atingiu os seus limites rapidamente. Ele se revela, de fato, incapaz de pensar a produção. Os bens estão lá, como que por milagre. A teoria econômica apenas se interessa em atribuir-lhes um preço; ela não pensa sua gênese. É preciso, portanto, que outra disciplina se ocupe disso que Marx chamou de “laboratório secreto da produção”. Não é por acaso, nesse sentido, que apareçam as teorias da organização do trabalho, como aquela de Frederick Taylor (1903/1990), no momento mesmo em que se impôs a teoria econômica neoclássica. Nas décadas seguintes, ocorrerá uma divisão de papéis entre o economista e o gestor. Ao primeiro será dada a análise do mercado; ao segundo, aquela dos processos produtivos (LORINO, 1989).

Isso nos leva à nossa primeira pergunta sobre a definição de economia. Segundo o esquema que acabo de traçar aqui em grandes linhas, a economia encontra-se muito bem enquadrada no espaço único do mercado, como se o mercado fosse a única forma de “composição” social possível, o único dispositivo permitindo assegurar a harmonia das partes e a coerência do conjunto. Tendo em vista o que desenvolvi no primeiro parágrafo, isso corresponde a uma redução considerável do campo conceitual da economia. Mas vimos que a teoria econômica encontrou a solução, respondendo precisamente pela afirmativa às questões sugeridas acima: sim, aplicando a teoria da escolha racional, podemos pensar toda a organização social no modelo de mercado. A teoria econômica, que se autolimita ao modelo do mercado, se declara então sem limite.

Certamente, resta saber se “isso funciona”. O neoinstitucionalismo econômico que se desenvolveu após os anos 1960 respondeu pela negativa. Oliver Williamson (1985/1994) ofereceu um espaço de colaboração entre economistas e gestores, admitindo que o mercado não é a única forma de regulação possível das relações sociais, que estas podem ser também reguladas pela organização hierarquizada. É um princípio de escolha racional: custos de transação versus

d'organisation qui permet toutefois de passer d'un modèle à l'autre. Mais, depuis beaucoup plus longtemps, la psychosociologie des organisations d'Elton Mayo (1933) avait montré que l'efficacité d'un collectif de travail ne pouvait se réduire à la combinaison des intérêts économiques de ses membres, que d'autres types de liens entre les hommes que les relations marchandes, et, d'autres types d'attentes que le gain économique, étaient à l'œuvre. Depuis Auguste Comte, les sociologues savaient bien tout cela. Mais maintenant, c'étaient les industriels eux-mêmes qui se revendiquaient d'un tel type de doctrines, non par philanthropie mais en raison du soin qu'ils portaient à leurs intérêts.

Je ne vais pas présenter ici l'ensemble des courants d'organisation du travail, de psychosociologie ou de management qui se sont développés depuis le début du XX^e siècle. J'entends seulement souligner que la question du travail, mise à la porte par la théorie économique, se réintroduit par la fenêtre de la gestion. La théorie du marché n'apparaît plus auto-suffisante. Elle ne permet pas de comprendre comment les biens sont produits. L'économique retrouve alors une épaisseur, par delà le marché, *en deçà du marché*. Cette thèse a notamment été développée par un courant hétérodoxe français sous le nom d' "économie des conventions" (ORLÉAN, 1994/2004). Pour ces auteurs, la théorie néoclassique suppose résolus les problèmes qu'elle prétend traiter. Pour que les échanges soient possibles, il faut qu'existe un monde commun: une connaissance des biens présents sur le marché ("hypothèse de nomenclature"), un jugement commun sur leurs "qualités", une capacité des acteurs du marché à se mettre d'accord entre personnes ("confiance"). Ces auteurs ne faisaient là que reprendre la critique développée par Marx du "fétichisme de la marchandise". Derrière les apparentes relations entre les choses qui se jouent sur le marché, il s'agit bien de relations entre les hommes.

La sociologie aurait due être particulièrement bien équipée pour penser ces questions. Mais, très largement, elle a abandonné la réflexion sur les questions économiques et notamment la production de valeur. En France, économistes et sociologues du travail discutaient abondamment dans les années 1960, avant que se développent les sciences de gestion. A partir du début des années 1980, on a assisté à un retrait des sociologues du travail français des questions liées à l'organisation industrielle, en partie parce qu'ils sont alors mobilisées par les problèmes du chômage et de l'insertion sociale et professionnelle des jeunes qui dominent le débat public de l'époque, en partie parce qu'ils renoncent, dans ces mêmes années, comme l'ensemble des spécialistes français de sciences sociales, au cadre marxiste d'analyse qui dominait précédemment chez la plupart d'entre eux. Or, le marxisme conférait aux sociologues une certaine culture économique, qui a disparu avec lui. Le plus souvent, la décrue du marxisme a profité au développement de problématiques interactionnistes importées d'Amérique, qui, malheureusement, dans beaucoup d'études ont généré des descriptions plates des représentations professionnelles, qui ne font que traduire le discours des acteurs concernés.

Le retour, depuis une dizaine d'années, d'un courant de sociologie économique a toutefois modifié la donne (STEINER; VATIN, 2013). Je conclurai cet exposé sur ce point en livrant la problématique que j'essaye personnellement de développer en la matière.

custos de organização que permitem, não obstante, passar de um modelo ao outro. Mas, depois de muito tempo, a psicossociologia das organizações de Elton Mayo mostrou que a eficácia de um coletivo de trabalho não podia se reduzir à combinação dos interesses econômicos de seus membros, que outros tipos de laços entre os homens, que não as relações mercantis e outros tipos de expectativas de ganho econômico, estavam em marcha. Desde Auguste Comte, os sociólogos sabem de tudo isso. Mas agora eram os próprios industriais que reivindicavam um tal tipo de doutrina, não por filantropia, mas em razão do cuidado que eles dirigiam a seus interesses.

Certamente não irei desenvolver o conjunto das correntes de organização do trabalho, de psicossociologia ou de gerenciamento que se desenvolveram desde o início do séc. XX. Pretendo somente sublinhar aqui que a questão do trabalho, colocada na porta pela teoria econômica, se reintroduz pela janela da gestão. A teoria do mercado não aparece mais autossuficiente. Ela não permite compreender como os bens são produzidos. O econômico encontra então uma densidade, para além do mercado, *abaixo do mercado*. Esta tese foi especialmente desenvolvida por uma corrente heterodoxa francesa sob o nome de “economia das convenções” (ORLÉAN, 1994/2004). Para esses autores, a teoria neoclássica supõe resolvidos os problemas que ela pretende tratar. Para que as trocas sejam possíveis, é preciso que exista um mundo comum: um conhecimento dos bens presentes no mercado (“hipótese de nomenclatura”), um julgamento comum sobre suas “qualidades”, uma capacidade dos atores do mercado de se colocarem de acordo entre as pessoas (“confiança”). Esses autores apenas retomavam a crítica desenvolvida por Marx do “fetichismo da mercadoria”. Por trás das aparentes relações entre as coisas que se jogam sobre o mercado, trata-se de relações entre os homens.

A sociologia deveria ter sido particularmente bem equipada para pensar essas questões. Mas, em grande parte, ela abandonou a reflexão sobre as questões econômicas, incluindo a produção de valor. Economistas e sociólogos do trabalho discutiram amplamente, na França, na década de 1960, antes de desenvolver as ciências de gestão. Desde o início de 1980, assistimos a uma retirada dos sociólogos do trabalho franceses na discussão de questões relacionados à organização industrial, em parte porque eles são mobilizados pelos problemas do desemprego e da inserção social e profissionalização dos jovens que dominam então o debate público, em parte porque eles renunciaram, nestes mesmos anos, como o conjunto dos especialistas franceses das ciências sociais, ao quadro marxista de análise que dominava anteriormente entre eles. Ora, o marxismo conferia aos sociólogos certa cultura econômica, que despareceu com ele. Frequentemente o descrédito do marxismo aproveitou de problemáticas interacionistas importadas da América que, infelizmente, em muitos dos estudos, se traduzem por descrições rasas das representações profissionais que apenas traduzem o discurso dos atores concernidos.

O retorno, após décadas, de uma corrente de sociologia econômica, no entanto, modificou a situação (STEINER; VATIN, 2013). Concluirei a apresentação sobre essa questão trazendo a problemática que tentei pessoalmente desenvolver nessa área.

4. REPENSER LE TRAVAIL ET LA VALEUR

On peut, pour ce propos, repartir de Marx en rappelant trois des dimensions essentielles de sa "critique de l'économie politique", déjà plus ou moins évoquées au cours de cet exposé:

1. La critique du "fétichisme de la marchandise", qui fait passer les rapports entre les hommes pour des rapports entre les choses;
2. La critique de la définition marchande du travail qu'il hérite de Buret, même si, peut-être, comme le lui a reproché Polanyi, il retombe dans un travers similaire avec le concept de "force de travail";
3. La critique d'une réduction de l'économique au seul espace du marché, en pénétrant le "laboratoire secret de la production".

Ces trois dimensions de la critique de Marx convergent dans sa théorie de la valeur-travail. Avant d'être présentées au marché, les marchandises doivent être produites et elles sont, d'après Marx qui suit ici Adam Smith de près, le produit du travail. Mais là où Smith fermait la boucle en définissant le travail par le marché (voir *supra*), Marx, qui s'appuie sur la critique ricardienne de Smith, pense le travail comme antérieur au marché.

Pourtant la solution de Marx reste insatisfaisante logiquement et, de plus, de moins en moins heuristique dans le contexte du "développement des forces productives", qu'il avait lui-même annoncé. Pour construire la valeur-travail, il lui faut en effet, selon ses propres termes, réduire les "travaux concrets" en une mesure homogène de "travail abstrait", mesurant la "simple dépense de force". Or, comment fonder cette norme abstraite, si ce n'est par le marché ? L'analyse du texte de Marx permet de montrer qu'il suit en fait Smith de près, quand il envisage, par exemple, la "réduction du travail complexe en travail simple". Ce n'est plus la "dépense de force" qui est mesurée là, mais bien le produit de cette force. Cette réduction est possible chez Smith, parce que celui-ci raisonne dans un espace marchand où les travailleurs confrontent leurs activités respectives. Rien ne dit que la mesure du travail, telle qu'elle se joue dans la confrontation smithienne des travailleurs, soit le temps. Mais, si ce n'est pas le marché, quel est l'opérateur d'homogénéisation du travail à l'œuvre chez Marx ?³ De plus, par sa définition du travail abstrait, Marx est amené à adhérer de fait à la définition puritaire du travail comme dépense, qui était celle de Smith, et qu'il récusait philosophiquement.

C'est donc un autre Marx que je propose de suivre. Pas le théoricien du travail abstrait, mais au contraire, celui qui, dans le chapitre sur la "production de valeur d'usage", insiste sur le caractère premier de l'étude des travaux concrets et annonce la problématique d'anthropologie technique d'André Leroi-Gourhan (1964/1988), mais aussi les observations concrètes des sociologues du travail, qui se sont attachés à décrire les modalités effectives de l'organisation industrielle, dans sa variété et sa complexité. La question est alors de "tenir ensemble" cette approche descriptive, attentive à la singularité des travaux, et le questionnement

³ Le problème ne se pose pas en ces termes chez Ricardo. Car, à la différence de Smith et de Marx, Ricardo ne pose pas la "valeur-travail" comme une ontologie.

4. REPENSAR O TRABALHO E O VALOR

Podemos, a este propósito, começar novamente de Marx recordando três das distinções essenciais de sua “crítica da economia política”, já mais ou menos evocadas no curso desta exposição:

1. A crítica do “fetichismo da mercadoria”, que faz as relações entre os homens passar para relações entre coisas;
2. A crítica da definição mercantil do trabalho que ele herda de Buret, embora, talvez, como Polanyi o recriminou, ele recaia num defeito similar com o conceito de “força de trabalho”;
3. A crítica de uma redução da economia ao único espaço do mercado, penetrando o “laboratório secreto da produção”.

Essas três dimensões da crítica de Marx convergem em sua teoria do valor-trabalho. Antes de serem apresentadas ao mercado, as mercadorias devem ser produzidas e elas são, de acordo com Marx, que segue aqui Adam Smith de perto, o produto do trabalho.

No entanto, a solução de Marx continua a ser insatisfatória logicamente e, além disso, cada vez menos heurística no contexto de “desenvolvimento das forças produtivas” que ele mesmo anunciou. Para construir o valor-trabalho, ele deve, de fato, segundo seus próprios termos, reduzir os “trabalhos concretos”, em uma medida homogênea de “trabalho abstrato”, medindo o “mero despêndio de força”. Ora, como fundar esta norma abstrata, senão pelo mercado? A análise do texto de Marx permite mostrar que ele segue de fato Smith de perto, quando ele considera, por exemplo, a “redução do trabalho complexo em trabalho simples”. Já não é o “despêndio de força” que é medido aqui, mas o produto dessa força. Essa redução é possível em Smith porque ele raciocina em um espaço de mercado onde os trabalhadores confrontam suas respectivas atividades. Nada diz que a medida do trabalho, tal como se encontra na confrontação smithiana dos trabalhadores, seja o tempo. Mas, se não é o mercado, qual é o operador de homogeneização do trabalho na obra de Marx?⁴ No mais, por sua definição do trabalho abstrato, Marx é levado a aderir efetivamente à definição puritana do trabalho como despêndio, que era a de Smith e que ele recusou filosoficamente.

É então um outro Marx que proponho seguir. Não o teórico do trabalho abstrato, mas, ao contrário, aquele que, no capítulo sobre a “produção do valor de uso”, insiste sobre o caráter primeiro do estudo dos trabalhos concretos e anuncia a problemática da ontologia técnica de André Leroi-Gourhan (1964/1988), mas também as observações concretas dos sociólogos do trabalho, que se ligam em descrever as modalidades efetivas da organização industrial, em sua variedade e complexidade. A questão é então “manter junta” essa aproximação descritiva, atenta à singularidade dos trabalhos, e o questionamento econômico, que desemboca sobre a noção de “valor”, a pretensão universal, e, de fato, sobre a métrica homogênea que constitui o preço de mercado.

⁴ O problema não se coloca nesses termos em Ricardo. Porque, ao contrário de Smith e Marx, Ricardo não coloca o “valor do trabalho” como uma ontologia.

économique, qui débouche sur la notion de "valeur" à prétention universelle, et, de fait, sur la métrique homogène que constitue le prix marchand.

C'est à ce projet que je me suis attelé depuis quelques années avec un petit groupe de travail (VATIN, 2013). Il s'agit d'articuler une problématique de sociologie du travail et une problématique de sociologie économique en tentant de saisir le processus de création de valeur dans l'activité productive. Pour cela, nous nous sommes attachés principalement à l'analyse des dispositifs de mesure que comporte toute activité de travail, en considérant, *a contrario* du modèle walrassien, que quand un bien arrive sur le marché, il est déjà lesté de ces mesures qui conditionnent la réalisation sur le marché d'une valeur marchande ou prix. Ces mesures portent sur le travail, mais aussi sur les produits intermédiaires créées dans le cours de l'action. S'intéresser à ces métrologies ne conduit pas à adopter un réductionnisme visant à tout ramener à une mesure homogène en travail, selon la démarche de l'économie classique et marxiste. Il n'y a pas d'homogénéité dans ces mesures, dont certaines sont institutionnalisées dans l'organisation, et dont, d'autres, sont, le produit indigène de l'activité des travailleurs. Elles font l'objet d'un débat de valeur permanent et ne peuvent donc être saisies que par l'enquête singulière dans des espaces de travail singuliers, selon les méthodes du sociologue. Enfin, ces mesures anté-marchandes de l'activité ne convergent pas vers la valeur marchande selon un processus unidirectionnel, car elles sont aussi nourries par les informations produites par le marché, ce qui nécessite une approche dialectique.

Par cette démarche, dont la présentation reste ici très programmatique, on redéfinit donc l'espace de l'économique en sortant cette catégorie de son carcan marchand. Mais, parallèlement, on invite à un réinvestissement de la notion de travail que les sociologues français ont eu tendance à perdre de vue en focalisant leur questionnement sur les problèmes de l'emploi. Il s'agit donc aussi de redonner à la notion de travail sa signification productive en s'intéressant aux multiples et complexes modalités par lesquels celui-ci "produit", c'est-à-dire modifie l'état du monde en générant, notamment, ce que les économistes saisissent comme de la valeur marchande.

É neste projeto que estou engajado há alguns anos com um pequeno grupo de trabalho (VATIN, 2013). Trata de articular uma problemática de sociologia do trabalho e uma problemática de sociologia econômica na tentativa de compreender o processo de criação de valor em atividade produtiva. Para isso, nos concentraremos principalmente em dispositivos de medição que comportam toda atividade de trabalho, considerando, ao contrário do modelo walrasiano que, quando um bem chega ao mercado, já é lastreado destas medidas que condicionam a realização sobre o mercado de um valor de mercado ou preço. Essas medidas se sustentam sobre o trabalho, mas também sobre os produtos intermediários criados no curso da ação. Interessar-se por essas metrologias não conduz a adotar um reducionismo visando reduzir tudo a uma medida homogênea em trabalho, segundo a *démarche* de economia clássica e marxista. Não há homogeneidade nessas medidas, algumas das quais são institucionalizadas na organização e outras que são produto nativo da atividade dos trabalhadores. Elas são objeto de um debate de valor permanente e só podem portanto se inscrever por enquete singular em espaços de trabalho singulares, segundo os métodos do sociólogo. Enfim, as medidas antimercantis da atividade não convergem sobre o valor do mercado seguindo um processo unidirecional, porque elas são também nutridas pelas informações produzidas pelo mercado, o que exige uma abordagem dialética.

Através dessa *démarche*, cuja apresentação ficou bastante programática, redefinimos então o espaço da economia retirando essa categoria de sua camisa de força mercantil. Mas, paralelamente, convidamos a um reinvestimento da noção de trabalho que os sociólogos franceses tiveram a tendência a perder de vista, focalizando seus questionamentos sobre os problemas do emprego. Trata-se assim também de dar de novo à noção de trabalho sua significação produtiva interessando-nos pelas múltiplas e complexas modalidades pelas quais o trabalho “produz”, quer dizer, modifica o estado do mundo em geral, especialmente o que os economistas entendem como valor econômico.

REFERÊNCIAS / BIBLIOGRAPHIE

- BURET, Eugène. **De la misère des classes laborieuses en France et en Angleterre**. Paris: Paulin, 1840.
- COLSON, Clément. **Cours d'économie politique**. Paris: Gauthier-Villars, 1901. (Tome 1).
- CONDILLAC, Etienne Bonnot de. **Dictionnaire des synonymes** (posthume). Paris: Vrin, 2012.
- COULOMB, Charles Augustin. “Résultat de plusieurs expériences destinées à déterminer la quantité d'action que les hommes peuvent produire par leur travail journalier, suivant les différentes manières dont ils emploient leur forces”, **Histoire de l'Académie des sciences**, 1799, repris in COULOMB, Charles Augustin. **Théorie des machines simples**. Paris: Bachelier, 1821.
- DROZ, Joseph. **Economie politique ou principes de la science des richesses**. Paris: Renouard, 1829.

- ELSTER, Jon. **Leibniz et la formation de l'esprit capitaliste**. Paris: Aubier, 1992.
- JEVONS, William Stanley. **Théorie de l'économie politique**. Paris: Giard et Brière, 1909 [1871].
- LEROI-GOURHAN, André. **Le geste et la parole**. Paris: Albin Michel, 1988-89 [1964-65]. (2 v.).
- LORINO, Philippe. **L'économiste et le manager**. Paris: La Découverte, 1989.
- MACH, Ernst. **La mécanique**: Exposé historique et critique de son développement. Paris: Gabey, 1987 [1883].
- MARX, Karl. **Manuscrits de 1844**. Paris: GF-Flammarion, 1996.
- _____. "Salaire, prix et profit". In: _____. **Œuvres**, Economie. Paris: Gallimard, 1965. p.473-533. (Tome 1).
- _____. Le Capital, livre 1. In: _____. **Œuvres**, Economie. Paris: Gallimard, 1965. p.535-1792. (Tome 1).
- MAYO, Elton. **The Human Problems of an Industrialised Civilisation**. New York: Macmillan, 1933.
- MCCULLOCH, John Ramsay. Introductory discourse, notes, and supplemental dissertations. In: SMITH, Adam. **An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations with a life of the authors**. Edinburgh: [s.n.], 1828. (4 volumes, v.4, p.73-80).
- ORLÉAN, André (dir.). **Analyse économique des conventions**. 2.ed. Paris: Puf, 2004 [1994].
- POLANYI, Karl. **La grande transformation**. Paris: Gallimard, 1983 [1944].
- RICARDO, David. **Des principes de l'économie politique et de l'impôt**. Traduction d'après la 3^{ème} édition anglaise. Paris: Flammarion, 1971 [1821].
- ROSSI, Pellegrino. "De la méthode en économie politique. De la nature et définition du travail". In: _____. **Mélanges d'économie politique**. Paris: Guillaumin, 1867 [1844].
- SISMONDI, Jean Simonde de. **Nouveaux principes d'économie politique**: ou de la richesse dans ses rapports avec la population. Paris: Economica, 2014 [1819]. (Réédition à paraître in Œuvres économiques complètes, tome 5, Paris, 1819)
- SMITH, Adam. **Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations**. Paris: Garnier-Flammarion, 1991 [1776].
- STEINER, Philippe; VATIN, François (dir.). **Traité de sociologie économique**. 2^{ème} édition enrichie. Paris: Puf, 2013.
- TAYLOR, Frederick. "Shop Management" (1903). Traduction française in: VATIN, François. **Organisation du travail et direction des entreprises**. Paris: éditions d'organisation, 1990.
- VATIN, François. "Le travail, la servitude et la vie". In: _____. **Trois essais sur la genèse de la pensée sociologique**. Paris: La Découverte, 2005.
- VATIN, François (dir.). **Evaluer et valoriser. Une sociologie économique de la mesure**. 2^{ème} édition enrichie. Toulouse: Presses du Mirail, 2013.

VATIN, François; PILLON, Thierry. "Retour sur la question salariale. Actualité d'un vieux problème." **Sociologia del Lavoro**, n.85, 2002. Repris in : VATIN, François (dir.). **Le salariat**. Théorie, histoire et formes. Paris: La Dispute, 2007.

WILLIAMSON, Oliver. **Les institutions de l'économie**. Paris: InterEditions, 1994 [1985].

Data da submissão: 19/01/2014

Data da aprovação: 19/04/2014

